

—Précisément, elle a dit comme vous, le colonel !... et puis, je n'en ai pas su d'avantage. Mais elle désire vous voir, et si vous voulez arriver jusqu'à elle, il en est un moyen....

—Lequel ? parlez....

Oh ! rien de plus simple ; je vais vous donner un vedro * et du sukary **, et quand ce factionnaire qui a pu vous remarquer aura été remplacé, vous vous présenterez en disant que vous apportez des vivres à la prisonnière de la part du colonel.

Le soldat reconnaissant pressa les mains de la jeune fille dans les siennes, et se mit aussitôt en mesure de profiter de son conseil.

A minuit, dès qu'il eût vu les fusils des sentinelles qui venaient d'être relevées s'incliner pour passer la porte du corps-de-garde, et réfléchir la lumière du fanal suspendu dans l'intérieur, il se présenta à la prison et se la fit ouvrir sans difficulté.

Avec quel transport Mikélina courut se jeter dans ses bras ! Eperdue, troublée, frémissante à la fois d'amour, d'espérance, d'inquiétude, sa bouche n'aurait pu rendre tant d'émotions ; mais son silence les exprimait toutes, et son silence fut compris. Pour la première fois peut-être des larmes coulèrent des yeux de Paulowitz.

—Sauve-moi ! sauve-moi ! s'écria-t-elle ; dans deux heures il doit revenir, si je ne peux lui échapper par la fuite, ah ! par pitié, la mort, la mort !....

Parle plus bas, dit Paulowitz, en jetant un regard inquiet autour de lui.... Je te délivrerai ou nous périrons ensemble. Écoute : la jeune fille qu'épouse Alinski, habite la maison voisine : j'ai examiné les lieux ; les deux toits sont si rapprochés, qu'on peut passer de l'un sur l'autre. Cette fenêtre qui t'éclaira donne sur la plat-forme ; tu ne peux l'atteindre, mais voici ma ceinture et une corde, prépare-toi.... J'essaierai d'enivrer le factionnaire, et dans une heure, si Dieu le veut, nous partirons.

—Oui, nous partirons, répéta Mikélina d'une voix animée ; c'est le ciel qui t'inspire, ô mon cher Paulowitz ! Va, ne crains pas que je faiblisse, mon courage est revenu, je saurai tout braver maintenant.... Quel bonheur ! je pourrai donc fuir loin d'ici, prévenir mon frère du danger qui le menace, et rendre à ma mère l'appui qui lui manque.... Mais toi, mon ami, toi ! que vas-tu devenir ? Dois-je te sacrifier ainsi ?

—Non, Mikélina, je t'accompagnerai.

—Tu déserterais ! Oublies-tu la peine terrible....

—Je la connais, mais je l'ai dit, je t'accompagnerai.

Ces derniers mots furent prononcés avec un calme qui fit frémir Mikélina ; elle se précipita aux pieds de Paulowitz en le suppliant de la laisser aller seule ; mais il lui fit connaître sa fatale rencontre avec le colonel, et alors loin de continuer à le combattre, elle insista elle-même pour qu'il partît le plus tôt possible : « Va-t-en, va-t-en, lui dit-elle, dispose tout, je t'attends. » Ils s'embrassèrent encore, et Paulowitz sortit.

Jamais évasion n'avait paru plus facile et plus sûre : une fenêtre élevée seulement de quelques pieds et cachée aux yeux du factionnaire par une large cheminée ; deux toits contigus, une sortie assurée par la maison voisine, point de sentinelle à la porte de Rimszani ; à trois pas du village, des bois, toujours des bois ; une fourrure de paysan pour Paulowitz, des

vétements de femme pour Mikélina : en vérité, Christia n'avait rien oublié, et en récapitulant sur ses doigts tant de chances favorables, elle jouissait d'avance du succès.....

Une jeune fille travestie en soldat, inspirant une passion à une vieille folle et se battant en duel avec son amant, c'était de quoi faire du bruit dans toute une capitale ; aussi, la nouvelle n'avait-elle pas eu de peine à se répandre dans le village, du village dans la plus grande partie du gouvernement de Wilna, et comme d'ordinaire, elle s'était grossie, chemin faisant, d'un nombreux cortège de détails.

—Je gagerais, dit la jolie comtesse de Boronitza, en se promenant dans l'avenue de son parc, que c'est le jeune soldat qui a fait ma conquête.—Il est probable, répondit le major, car nous autres hommes nous avons une beauté plus mâle.—En conscience, dit la baronne de Leibstadt, je n'aurais jamais cru être si curieuse ; mais ces pauvres amans m'intéressent à un tel point, que je brûle de savoir ce qu'ils sont devenus.—Tenez, s'écria le général Dembrowitz, qui en ce moment arrivait de la chasse, suivi d'une meute de lévriers blancs, j'aperçois là-bas une ordonnance qui vient de Rimszani, et qui se rend sans doute chez le gouverneur ; qu'on appelle cet homme, il nous dira peut-être ce qu'il en est.

Le soldat ne se fit pas prier ; encouragé par le petit verre de vin de France que le général ordonna de lui apporter, il raconta l'histoire de point en point... « Quelle hardiesse avait ce Paulowitz ! quelle force ! dit-il en arrivant au dénouement. Il était monté sur le toit, et déjà il était parvenu, en faisant passer la prisonnière par la fenêtre, à l'enlever jusqu'à lui ; une voisine les attendait... Deux minutes encore, et il était sauvé, mais tout-à-coup la patrouille passe et voit quelque chose... Qui vive ?... crie-t-elle. Au lieu de répondre, tous deux, cachés contre la cheminée, s'y tiennent immobiles. Il y en a qui disent que Paulowitz couvrit Mikélina de son corps, et que de son côté Mikélina mit la main sur la bouche de Paulowitz, pour l'empêcher de répondre ; mais le sergent soutient qu'il faisait si noir, qu'on ne distinguait rien, et que pour lui, il a cru que c'étaient des fantômes. Le poste prit les armes ; on cria de nouveau : qui vive ? et alors, ma foi, une bonne décharge partit... Si vous les aviez vus dérouler ?... Ils sont tombés comme deux gélinottes frappées en plein vol : on aurait pu croire que les mêmes balles les avaient traversés. Le colonel vint à deux heures, il regarda un moment les cadavres, et il s'éloignait sans avoir proféré une parole, quand mon lieutenant lui fit observer que la capote de Paulowitz était déchirée en tant d'endroits qu'elle ne pourrait plus servir. C'est bien malheureux, dit-il, car elle est presque neuve...

« Une masse de sang s'était formée autour des deux amans que la mort n'avait pas séparés, et comme il gelait, les cheveux de Mikélina, qui sont en conscience de la longueur de ce fusil, se prirent si bien, qu'il fallut les couper pour enlever le corps. Croiriez-vous que ces niais de paysans s'étaient attroupés autour de ces cheveux et voulaient absolument les avoir ! On eut beau les disperser à coups de crosses, ils revenaient sans cesse à la charge. Un d'eux s'était armé d'une pioche et voulait briser la glace ; mais on lui mit la main sur le collet, et il reçut une bastonnade dont il se souviendra longtemps... Il criait encore quand je suis parti... »

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

*Vase pour l'eau.

**Biscuit noir à l'usage des soldats.